Article paru dans *Le Spectacle du monde* en 2006.

JULES MONNEROT

Arthur de Gobineau, l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, dont l'épouse se nommait Clémence Monnerot, avait pour beau-frère un planteur des Antilles qui avait épousé une jeune métisse. L'un des enfants nés de ce couple fut le grand-père de Jules Monnerot. Son fils, père de l'écrivain, avocat à Fort-de-France, y avait fondé un journal communiste intitulé *La Justice*. C'est dire que le futur auteur de la *Sociologie du communisme*, grandit dans un milieu doublement non conformiste.

Né le 28 novembre 1908 à la Martinique, où l'un de ses ancêtres s'était établi dès le Directoire, Jules Monnerot entre en octobre 1926 au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Son condisciple, Paul Guth, le comparera plus tard à un « aigle ». Deux ans plus tard, il devient l'élève d'Alain au lycée Henri IV et se lie avec Julien Gracq d'une amitié qui ne s'achèvera qu'avec sa mort. Réfractaire au système universitaire, il tentera sans succès d'entrer à Normale Supérieure.

Au début des années trente, il se lie pour un temps aux surréalistes et fonde en juin 1932 la revue *Légitime défense*, qui n'aura qu'un seul numéro. Celle-ci se situe dans la mouvance du surréalisme, voire du marxisme, mais défend aussi ce qu'on appellera plus tard la « négritude ». Monnerot n'hésite pas alors à désigner le colonisateur européen comme un « ennemi de classe ».

En 1934-35, on le retrouve dans l'entourage du député radical-socialiste Gaston Bergery. L'année suivante, il publie dans le premier et dernier numéro d'*Inquisitions*, revue patronnée par Aragon et Tristan Tzara, un article au titre significatif : « Sur le rapport de la poésie comme genre à la poésie comme fonction ». Quelle est pour lui la « fonction » de la poésie ? Tout simplement d'utiliser des mots pour dire ce qui est au-delà des mots, révélant du même coup un « état de besoin ».

Peu après, il se lie avec Roger Caillois et Georges Bataille. Leur point commun est d'avoir traversé le surréalisme et le marxisme sans s'y être laissés enfermer. Et surtout d'avoir une immense ambition : faire éclater les « spécialités » pour

contribuer à une science de l'homme ouverte à toutes les disciplines. Parmi celles-ci, il en est une qui les séduit plus que les autres : celle qui étudie les liens entre le pouvoir et le sacré. C'est la « sociologie du sacré ».

Tout comme Bataille, Monnerot lit avec passion l'œuvre de Nietzsche, qu'il qualifiera un jour de « Julien l'Apostat de la philosophie », et s'attache à la figure de Dionysos, le dieu de l'énergie bouillonnante et des puissances irrationnelles. Cet attachement débouchera quarante ans plus tard sur *Les lois du tragique* (1970). En juillet 1937, il donne un unique article, précisément intitulé« Dionysos philosophe », à la revue de Bataille, *Acéphale* – qui, dans ce même numéro, annonce la fondation du Collège de sociologie dans un texte signé notamment par Georges Bataille, Roger Caillois, Pierre Klossowski et Jules Monnerot.

Le Collège de philosophie développera ses activités entre 1937 et 1939. Jules Monnerot, qui en a trouvé le nom, s'y est associé tout naturellement. Expérience décisive, vis-à-vis de laquelle il prendra pourtant très vite ses distances. Toute sa vie durant, d'ailleurs, il ne s'intégrera jamais durablement à un groupe. : « L'affinité, dira-t-il, est pour moi comme une attraction et le voisinage comme une contrainte ». Et, dans son livre sur la poésie : « Les êtres les plus singuliers se trouvent souvent à la périphérie de plusieurs groupes ; sollicités par l'attraction de chacun, ils ne se laissent entraîner sans retour dans l'orbite d'aucun ».

Ce n'en est pas moins à cette époque, et dans ce voisinage, que se forment chez lui les idées qui vont le marquer le plus. Le goût de la poésie d'abord. Ensuite une certaine réserve vis-à-vis des grandes religions (il se déclare volontiers « post-chrétien »), balancée il est vrai par sa fascination pour le sacré, dans lequel il voit une véritable constante anthropologique. La conviction qu'il acquiert très tôt est en effet que, même dans la société la plus « désenchantée », l'homme reste un « affamé de sacré ». A l'époque moderne, constate-t-il, le sacré n'a nullement disparu, il a seulement été « déplacé ». Le peuple, la race, le progrès, la révolution en sont autant de substituts profanes. Même le « fanatisme profanateur » est encore une façon de le reconnaître. On voit ici l'influence de Bataille.

Monnerot fait par ailleurs grand usage d'un substantif : « l'hétérogène ». L'hétérogène, c'est tout à la fois, du point de vue psychologique, ce qui reste du sacré dans les sociétés profanes, ce qui relève de la « pensée a-logique » présente dans les rêves et les mythes, mais aussi, du point de vue sociologique, les hommes hors du commun, par opposition à l'homme statistique, conforme au moule du moment. Ces hommes hors du commun peuvent bien entendu être les pires ou les meilleurs, « prophètes ou bourreaux », charismatiques ou subversifs.

Les auteurs que Monnerot lit le plus le renforcent dans cette vision des choses. Chez Georges Sorel, il retient l'idée que les « mythes politiques » sont plus puissants encore que les idées et que, loin d'être le fait d'un passé lointain, ils renaissent constamment dans les temps présents. Cette pensée mythique relève de ce que Monnerot appelle la « pensée antérieure ». Il précisera plus tard : « L'antérieur n'est pas l'obscur passé […] Il est la source énergétique, le carburant même de

l'ultérieur ». Chez Le Bon, Monnerot se familiarise également avec le rôle irrationnel des « effets de foule ». Grâce à Freud, il comprend que l'inconscient peut être lui aussi « un mode de penser, comparable à un discours ». Avec Vilfredo Pareto enfin, son « maître d'élection », il découvre que la part logique de l'action, assise sur des justifications a posteriori (les « dérivations »), n'est bien souvent que le masque d'une part irrationnelle (les « résidus »), le travail de l'analyse consistant alors à étudier les « dérivations » pour identifier les « résidus ».

Tout à l'opposé des théoriciens des Lumières, Monnerot soutient donc que chez l'homme la raison, la logique ne sont qu'apparences. L'homme véritable est d'abord mû par l'affectivité et les passions : « Le pulsionnel est le matériau même dont est fait le conceptuel ». D'où sa définition des idéologies comme des pensées « qui s'imposent en dépit de la faiblesse de leurs points d'appui intellectuels et en raison de la force de leurs points d'appui affectifs » : « L'idéologie est une offre intellectuelle répondant à une demande affective ». D'où aussi sa méfiance vis-à-vis du langage, car la structure du langage ne peut jamais correspondre intégralement à celle du réel. Les mots ne sont pas les choses !

Attaché à la Bibliothèque nationale à la veille de la guerre, puis entré à la rédaction de *Paris-Midi*, Jules Monnerot est en juin 1939 le maître d'œuvre d'une grande enquête publiée dans la revue *Volontés*, que dirige Georges Pelorson, dit Georges Belmont. Celle-ci s'intitule : « Il y a toujours eu des directeurs de conscience en Occident », et demande : « Pensez-vous que la direction de conscience soit une fonction organique dans les collectivités humaines ? » Il faut ici remarquer le mot « fonction ». On y trouve aussi cette question : « Le marxisme, et les grands mouvements nationaux de l'après-guerre, vous paraissent-ils l'effet de causes avant tout économiques ou des manifestations d'un inconscient (religieux ?) refoulé par la vie moderne ? » Cette fois, c'est le mot « religieux » qu'il faut retenir. Le questionnaire, envoyé à environ 150 personnes, suscita de nombreuses réponses. La guerre éclate deux mois plus tard.

Alors qu'il avait été réformé pour raisons de santé, Monnerot se porte volontaire dans l'infanterie en 1939. Son frère Marcel sera tué pendant la campagne de France. Démobilisé, l'écrivain rejoint un groupe de résistants et vit quelques mois en clandestin à Paris. A la Libération, il participe à la fondation de la revue *Critique*, publie *La poésie moderne et le sacré*, puis *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, et devient membre du Conseil national du RPF. Il donnera des cours à l'Ecole de guerre jusqu'en 1958.

Dirigé contre la sociologie de Durkheim, qui domine alors la pensée française, *Les faits sociaux ne sont pas des choses* (1946) s'articule autour de deux idées fortes. La première est que l'homme n'habite pas un monde de faits, mais un monde de significations (d'où la nécessité de l'herméneutique). La seconde est qu'il y a continuité, voire identité, entre la psychologie et la sociologie, thème qui sera exploré de façon plus systématique dans *Intelligence de la politique*, par le biais d'une confrontation entre Freud et Pareto. A Durkheim, qui veut « objectiver » les faits sociaux sans se soucier de psychologie humaine, Monnerot oppose les vues de

Sigmund Freud et de Marcel Mauss. « Il n'y a pas de société, écrit-il, il y a des états sociaux vécus par les hommes ».

En 1949 paraît la célèbre *Sociologie du communisme*, gros ouvrage écrit l'année précédente, en réaction au « coup de Prague ». L'ouvrage fait l'effet d'un coup de tonnerre, tant il va à l'encontre de la chape de plomb stalinienne. Il sera prolongé vingt ans plus tard par une *Sociologie de la révolution*, où Monnerot définira le fascisme comme une sorte de vaccin anticommuniste (« Il ressemblait juste assez au communisme pour l'éliminer »).

Dans sa *Sociologie du communisme*, Monnerot déclare « considérer le marxisme en tant que religion ». Le livre sera d'ailleurs réédité en 1979 avec ce sous-titre : « Echec d'une tentative religieuse au XXe siècle ». Il y qualifie aussi le communisme d'« islam du XXe siècle », formule qui fait mouche aujourd'hui, à un moment où certains n'hésitent pas à voir dans l'islam le communisme du XXe siècle. En réalité, Monnerot veut seulement dire que « l'islam nous a légué le modèle d'une société où la politique et le sacré sont confondus », et que dans l'Union soviétique de Staline, pour la première fois depuis les grands califes, tous les pouvoirs sont réunis dans les mains d'un même homme.

Les grands totalitarismes, explique Monnerot, sont des religions séculières en ce sens qu'elles visent à construire un paradis sur terre. Elles remplacent le salut par le bonheur, et l'au-delà par le futur, mais leur structure et leur rôle restent inchangés. Jusque dans sa prétention « scientifique », le communisme raisonne sur des dogmes. Cependant, même appuyée sur la « science », « une philosophie collectivement vécue ne peut pas rester philosophie, elle devient religion ». Bref, l'idéologie joue le même rôle fonctionnel que la religion. C'est ce fonctionnalisme que critiquera Hannah Arendt.

En 1953, une polémique peu connue en France oppose en effet Jules Monnerot et Hannah Arendt dans les colonnes de la revue de langue anglaise *Confluence*. Arendt fait observer que tout raisonnement de type fonctionnaliste (l'idéologie a la même fonction que la religion) interdit de savoir ce que la religion possède en propre, c'est-à-dire ce par quoi elle ne se réduit pas à une idéologie. Si tout ce qui remplit la même fonction peut recevoir le même nom, où réside donc la spécificité du religieux ?

En 1977-78, Monnerot publie les deux premiers volumes d'un grand traité d'*Intelligence de la politique* qui devait en comprendre quatre. Cet ouvrage, où il synthétise toute son expérience passée et qui est sans doute ce qu'il a écrit de plus important, est resté inachevé. Monnerot y fait l'éloge des « coordinateurs-synthéticiens », c'est-à-dire de ces chercheurs qui veillent aux carrefours pour faire la synthèse des différentes disciplines.

Le premier volume (*L'Anti-Providence*) se penche de façon très fine sur la façon dont l'action historique débouche presque toujours sur des résultats imprévus, qui sont parfois à l'opposé des objectifs que l'on visait. Monnerot parle d'« hétérotélie »

pour désigner ce phénomène, auquel d'autres ont donné le nom d'« effets pervers » et qui est au fondement de sa conception du tragique. L'existence humaine est tragique, car l'homme qui fait l'histoire, ne sait jamais l'histoire qu'il fait. Au fond, le tragique commence là où la pensée s'arrête. Par là se donnent à saisir les limites du volontarisme comme du « prévisionnisme » : rien n'est écrit d'avance, rien ne peut être intégralement prévu. On retrouve là une idée déjà présente dans *Les faits sociaux ne sont pas des choses* : on ne fait pas des « objets historiques » comme on fabrique des objets industriels.

Le second volume (*Introduction à la doxanalyse*) est un examen minutieux de la façon dont la psychologie (Freud) et la sociologie (Pareto) peuvent s'éclairer mutuellement. « Mutatis mutandis, écrit Monnerot, on peut exposer les mêmes faits sociaux en langage de Pareto ou en langage de Freud ». Là encore, on retrouve des intuitions de jeunesse. Le rôle de la « doxanalyse » est de démêler la part affective et la part rationnelle de toute doctrine, contribuant ainsi au renouveau de la pensée critique. Démarche séduisante, même si, bien entendu, elle recèle le risque d'une régression à l'infini (chaque porte ouverte peut en dévoiler une autre) et pose le problème de savoir quelles sont les motivations réelles de celui qui s'efforce de connaître toutes les motivations des autres…

Dans les dernières années de sa vie, Monnerot, devenu de plus en plus solitaire, s'efforce d'analyser les censures qu'il voit se déployer autour de lui et dont il est lui-même victime. Un tel sujet n'est pas sans rapport avec le sacré : dans toute société, c'est en effet l'interdit (ce que l'on n'a pas le droit de dire) qui révèle le sacré. Monnerot distingue la censure psychologique, qu'il qualifie d'« ignorance militante », et la censure sociologique, simple reflet des préjugés régnants, c'est-à-dire d'idées reçues de façon si consensuelle que toute tentative de les remettre en cause apparaît comme blasphématoire. La première refoule des pulsions mal contenues, la seconde vise à rendre conforme au modèle dominant. C'est la source de l'actuelle « pensée unique » et du « politiquement correct ».

Dans une série de livres allant de *Démarxiser l'Université* (1970) jusqu'à « *Désintox* » (1987), tonnant contre les « professeurs de morale » et les « perpétuels prédicateurs », l'écrivain explique que nos contemporains sont « les humains les plus conditionnés de l'histoire », du fait notamment des « bombardements cathodiques » et de la suggestion médiatique. Dans un tel climat, l'intellectuel ostracisé se voit appliquer « de son vivant cette mesure extraordinaire : la peine de mort intellectuelle ».

Jules Monnerot fut incontestablement victime d'une telle mesure. Marginalisé en raison de son non-conformisme, pillé parfois par ceux-là mêmes qui lui reprochaient d'aller à rebours de toutes les modes, il avait en outre tendance à se replier sur lui-même. Dans l'une des deux biographies qui lui ont été consacrées (l'autre étant due à Jean-Michel Heimonet), Georges Laffly écrit : « Il était homme de caractère, donc de mauvais caractère ». Disons qu'en raison d'une sensibilité nerveuse à fleur de peau, il était doué d'un incontestable talent pour se brouiller avec beaucoup de monde, ce qui renforçait sa solitude.

En 1970, son essai sur *La France intellectuelle* fut édité par Raymond Bourgine. Entre le fondateur de *Spectacle du monde*, qui était originaire de Madagascar, et le natif de la Martinique, une sympathie immédiate s'était établie.

En 1989, Monnerot se présente aux élections européennes sur la liste conduite par Jean-Marie Le Pen, ce qui lui vaut d'être exclu de l'Association des amis de Roger Caillois. Ce compagnonnage ne durera pas plus que les autres. Dès l'année suivante, Monnerot rompt avec le Front national, dont il a présidé quelque temps le Conseil scientifique.

Le grand public ne connaît trop souvent de Jules Monnerot que sa *Sociologie du communisme*. Son œuvre n'est en réalité compréhensible qu'à la lumière de ses expériences des années trente, car ce sont elles qui en font apparaître la continuité. Son interprétation des totalitarismes modernes comme autant de religions séculières, par exemple, se rattache directement à sa conviction que le sacré reste présent jusque dans ce qu'on croit être le pur produit de la raison. Son désir de voir apparaître des « coordinateurs-synthéticiens » prolonge le refus des « spécialités » qui était déjà le fait du Collège de philosophie. Sa lutte contre les censures, enfin, trouve son fondement implicite dans l'idée que l'« homme hétérogène » ne peut être que la victime des êtres du commun.

Jules Monnerot meurt le 3 décembre 1995. Son dernier article s'achève sur ces mots : « La France doit être voulue à chaque génération. Vous qui me lisez, c'est votre tour ».

Alain de Benoist

Sociologie du communisme, déjà réédité en 1963 et en 1979, a été republié récemment par les Editions du Trident (39 rue du Cherche Midi, 75006 Paris) : 3 vol., 191, 175 et 303 p., 60 €. A l'exception de *« Désintox »* (Albatros, 1987, 224 p., 11 €), tous les autres livres de Jules Monnerot sont aujourd'hui épuisés.

A lire : Georges Laffly, *Monnerot*, Pardès (44 rue Wilson, 77880 Grez-sur-Loing), 128 p., 12 €.